



Aristide Aubert du Petit-Thouars (1760-1798)

EMMANUEL BRUNET

Résumé : ce capitaine de vaisseau, dont des membres de la famille sont installés à Villiers-sur-Loir depuis le XIX^e siècle, est plus connu par sa mort héroïque à la bataille d'Aboukir que par le reste de sa vie. Celle-ci, bien que courte, est pourtant étonnante de diversité et fut intensément vécue. Commencée aux bords paisibles de la Loire, elle se termina tragiquement en Égypte. Entre les deux, il participa à la Guerre d'indépendance des États-Unis, explora Antilles et Méditerranée, fut

témoin des débuts de la Révolution française, partit à la recherche de La Pérouse et participa à un essai de colonisation agricole dans les Appalaches...

Doué d'un réel talent littéraire, il a laissé une abondante correspondance et des journaux intimes qui relatent ces épisodes de sa vie et laissent voir toute la complexité de ce noble libéral, partagé entre culture classique et philosophie des Lumières, désir de réformes et attachement à la royauté, ardent patriotisme et rejet du régime républicain, goût de l'aventure et besoin de sa famille. Ses écrits nous serviront de guide pour relater sa riche existence.



Aristide Aubert du Petit-Thouars
(collection particulière).

Les années de formation (1760-1778)

FAMILLE

Aristide Aubert du Petit-Thouars naît le 31 août 1760 au château de Boumois, à Saint-Martin-de-la-Place, dix kilomètres à l'est de Saumur, en Anjou.

Ses parents descendent des deux types de noblesse de l'Ancien Régime : d'épée et de robe. Le père, Gilles Aubert du Petit-Thouars (1727-1770), d'une famille de



Château de Boumois à Saint Martin-de-la-Place (49), où naquit Aristide Aubert du Petit-Thouars.

militaires de la vallée de la Vienne (le fief du Petit-Thouars est situé à Saint-Germain-sur-Vienne), s'illustre lors de la guerre de Succession d'Autriche, durant laquelle il est laissé pour mort sur le champ de bataille de Minden en 1759. Il avait épousé en 1754 Marie Gohin de Boumois, riche héritière du château et domaine du même nom, dont la famille de magistrats avait donné de nombreux maires et échevins à la ville d'Angers.

Aristide a trois frères aînés (Gilles, Aubert et Laurent); deux sœurs jumelles (Félicité et Perpétue) naissent cinq ans plus tard. La vie à Boumois semble avoir été très familiale, mais aussi assez austère. Ils perdent précocement leurs parents (leur mère en 1768, leur père en 1770) et sont ensuite élevés par leur oncle paternel Louis Aubert du Petit-Thouars, gouverneur de Saumur. Comme dans beaucoup de familles de petite noblesse de l'Ouest de la France, plusieurs parents sont partis à la recherche de la fortune comme planteurs aux Antilles, à Haïti dans son cas.

- **Présentant sa famille à Achille** : « Je lui dirais que mon père était de la saine Touraine et que ma mère était de la fertile Anjou; que celle-ci possédait autant de terres qu'en peuvent labourer 15 charrues attelées de puissants bœufs; que mon père s'était distingué dans les guerres du Nord, que ses frères avaient mérité comme lui les faveurs du roi; que l'un d'eux avait hérité de mon grand-père le commandement d'une forte citadelle [Saumur] couronnée de créneaux, dominant les bords ombreux de la fille chérie de l'Océan, la superbe Loire; qu'un autre de mes oncles avait porté ses pénates sur les bords éloignés des îles Atlantides [Antilles]. » (*Journal*, 20 septembre 1793).

ÉTUDES

Dès l'âge de 5 ans, Aristide est mis en pension dans un collège privé de La Flèche. Il doit patienter un peu pour entrer (en 1769) au « Collège militaire des gentils-

hommes élèves du Roi » de la même ville. Cet établissement accueille gratuitement de jeunes nobles de familles peu fortunées et prépare à l'École militaire de Paris.

Enfant assez rêveur et facétieux, aimant la nature et la liberté (il gardera la nostalgie de la navigation sur la Loire et des longues promenades avec son frère Aubert), il supporte mal la stricte discipline qui y règne. Il fugue par deux fois pour tenter de gagner la mer et s'engager comme mousse. Seule l'amitié d'un professeur (le futur géologue Déodat de Dolomieu) lui évite le renvoi.

Il y suit un cursus classique (latin, littérature grecque et romaine, rhétorique, un peu de philosophie et d'anglais), mais étudie aussi mathématiques et sciences, indispensables pour les aspects techniques du métier militaire, et reçoit une solide formation religieuse.

- **Appréciation des professeurs de La Flèche lors de son départ du Collège en 1775** : « Cet élève, qui est encore d'une extrême vivacité, se transforme cependant en bien; il est plus rarement en pénitence et en faute; il s'applique; il étudie; il est toujours enjoué, spirituel, aimable et d'un bon cœur. »

Aristide est un lecteur boulimique (avec une prédilection pour les romans d'aventure) et affiche un plaisir précoce pour l'écriture; il rédige dès 14 ans, pendant les trois mois de cachot qui ont sanctionné une de ses fugues, un roman, *Barbogaste le Hérissé*, dont il est bien sûr le héros aventureux!

En 1775, il est admis à l'École militaire de Paris où ses talents sont nettement mieux appréciés. Mais, victime d'une réforme des études militaires, l'École ferme l'année suivante et Aristide doit choisir une arme.

- **Note des professeurs de l'École militaire de Paris (1776)** : « Il fallait qu'il eût jusque-là bien caché sa force, ou que les instituteurs de La Flèche eussent à un degré bien médiocre le discernement de l'esprit et du caractère de leurs élèves, pour n'avoir pas su tirer parti d'un sujet qui se montrait à eux doué de tant de moyens et de qualités si brillantes. »

DE L'INFANTERIE À LA MARINE

Son souhait est de servir dans la marine. Cette vocation peut surprendre, alors que toute la famille a été ou est dans l'infanterie, l'artillerie ou le génie. Il la date de la lecture, à La Flèche, du *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe.

- **Aux origines de sa vocation de marin** « La lecture de Robinson a déterminé ma vocation. Depuis le temps où j'ai pu dérober quelques instants aux fastidieuses leçons du rudiment pour suivre cet ouvrage séduisant, j'ai résolu de voir l'univers et d'éprouver ces vicissitudes de bonne et de mauvaise fortune, dont

le cœur de l'homme a plus besoin qu'on ne pense. J'admire, avec transport, ces hommes audacieux qui nous ont frayé des routes inconnues.» (Prospectus, 1792).

Les plaisirs de la navigation sur la Loire ont pu jouer aussi, ainsi que les récits de ses oncles et tantes originaires de Haïti, ses rencontres avec M. de Kerguelen (alors prisonnier au château de Saumur) et d'autres récits de voyages (Cook)...

Mais en 1776, la marine offre peu de perspectives de carrière. Son oncle le convainc de suivre la tradition familiale et d'opter pour l'infanterie.

Il sert deux ans en Lorraine, comme «Cadet-gentilhomme» au régiment de Poitou-Infanterie. Il y mène une vie de garnison, peu enthousiasmante à ses yeux, tout en approfondissant ses connaissances en mathématique, indispensables pour la marine. Il est promu sous-lieutenant en juin 1777.

Quand Louis XVI décide, en 1778, de soutenir les Insurgés américains révoltés contre le roi d'Angleterre, tout change. La marine redevient une priorité et recrute. Il écrit à M. de Sartine (ministre de la Marine) et obtient de pouvoir s'y engager. Il gagne Rochefort où, le 17 février 1778, il est reçu deuxième aux examens des Gardes de la Marine. Il prend rang le 23 mai 1778; à moins de 18 ans, son rêve se réalise!

- **Entrée à Rochefort** : «*Enfin je me vis transporté dans la pépinière des officiers de la marine. Je me crus maréchal de France lorsqu'on me fit Garde de la marine; la double perspective de la guerre et de la navigation s'ouvrit à mes regards ambitieux.*» (Prospectus, 1792).

Quel homme est-il alors? On le sent précocement mûri par la perte de ses parents, à 10 ans et l'entrée dans la vie militaire, dès 16 ans : il raisonne bien, sait ce qu'il veut, est animé d'une noble ambition («être amiral ou rien!») Mais il est encore bien de son âge : un peu bravache, se piquant de poésie, aimant plaire aux demoiselles. Il possède déjà une grande curiosité et beaucoup d'humour, dont il ne se départira pas...

La guerre d'Amérique (1778-1783)

Le rôle d'Aristide y fut évidemment des plus modestes, car il est encore très jeune (18-23 ans) et n'a pas de responsabilités; mais ces cinq années lui ouvrent de nouveaux et vastes horizons.

PRISE DE CONTACT AVEC LA MARINE

En mai 1778, il est affecté au *Fendant*, bateau récent de 74 canons, commandé par le marquis de Vaudreuil. Après une courte mission sur un autre navire (*La*

Gloire), il participe le 27 juillet à la bataille d'Ouessant, qui est son baptême du feu.

- **Après sa première sortie en mer** : «*J'ai été sur mer et je m'y suis bien amusé et bien porté. Que je suis heureux d'être dans la Marine! Vous jugerez de ma reconnaissance pour vous, qui m'y avez fait entrer. Le temps presse; je vole à la gloire en vous assurant que je serai toujours le plus obéissant de vos serviteurs.*» (Lettre à son oncle, juin 1778).

À Noël 1778, il appareille pour sa première campagne. *Le Fendant* met d'abord le cap sur l'Afrique occidentale pour reconquérir les comptoirs français du Sénégal perdus lors du traité de 1763.

Autant cette mission fut facile (les garnisons anglaises capitulant sans combattre), autant la traversée de l'Atlantique vers les Antilles est une épreuve pour le jeune marin qui découvre que la maladie tue plus que les combats. Une épidémie de fièvre jaune se déclare à bord des navires et décime les équipages, qui vivent dans la plus grande promiscuité (seuls les officiers ont une cabine) et ont une hygiène déplorable.

- **Traversée de l'Atlantique** : «*Au retour de notre expédition d'Afrique, une cruelle épidémie détruisit les trois-quarts de notre équipage. Je fus moi-même en proie à la contagion et j'étais en délire quand nous arrivâmes à la Martinique.*» (Lettre à Déodat de Dolomieu, 1785).

PREMIÈRE CAMPAGNE EN AMÉRIQUE (1779-1780)

La flotte française, sous les ordres du vice-amiral d'Estaing, a ses ports d'attache aux Antilles (Martinique, Guadeloupe et Haïti). Elle est chargée de tâches multiples : casser le blocus imposé par les Anglais le long des côtes américaines, soutenir les actions des insurgés, protéger les convois français ou alliés qui apportent renforts et matériel, se saisir des convois anglais qui font de même, et reconquérir au passage les îles antillaises perdues lors du précédent conflit avec la Grande-Bretagne.

Aristide participe ainsi à la conquête de l'île de la Grenade (juillet 1779), au siège de Savannah (septembre-octobre 1779), suivi d'une mission de ravitaillement dans la Baie de Chesapeake (hiver 1779-1780), à divers combats contre la flotte de l'amiral Rodney entre Martinique et Sainte-Lucie (avril-mai 1780), à l'escorte d'un convoi de navires espagnols en route vers Cuba (été 1780).

Il a laissé, dans une très longue lettre écrite en 1785 à son ami Déodat de Dolomieu, un récit circonstancié de cette campagne et de ses aventures. À côté de descriptions minutieuses des combats navals, on y trouve des appréciations (souvent critiques) sur ses chefs militaires et sur les relations (compliquées par les

préjugés) entre Américains et Français, des analyses sur la révolution américaine et l'avenir de ce pays, le tout entrecoupé du récit de ses amourettes en Virginie et de ses (modestes) exploits racontés avec beaucoup d'humour et une autodérision très britannique...

- **Premières responsabilités (vues avec humour) :** « Par deux fois [lors du siège de Savannah en octobre 1779] j'ai commandé la chaloupe du Fendant. Si jadis, quand moi, troisième dans un mauvais bateau plat, je luttais [sur la Loire] contre un courant bourbeux qui m'entraînait en dépit de mes efforts, on m'avait dit que je guiderais, sous les murs d'une ville en feu, un bâtiment armé de 4 pierriers et de 16 hommes d'équipage, je crois que je fusse devenu fou de plaisir. Où sont M. le Commandeur, les douces illusions de mon enfance?...
Je ramenai aussi du fond de la rivière un grand mât pour l'Arcel. Chemin faisant, j'éprouvai une tempête qui figurerait avec grâce dans un roman. Tout percé, tout gelé que j'étais, craignant d'aller à la côte avec mon énorme morceau de bois au derrière, je me réjouissais d'entendre mes gens m'appeler capitaine. » (Lettre à Déodat de Dolomieu, 1785).

Malgré sa jeunesse, il est apprécié de ses chefs qui lui confient peu à peu des responsabilités. Il commande une chaloupe de débarquement lors du siège de Savannah, dirige un quart sur *Le Fendant* et il est nommé (il a à peine 20 ans) Enseigne de Vaisseau en février 1780.

RETOUR EN EUROPE (1780-1781)

Le 14 août 1780, Aristide quitte le Cap Français (aujourd'hui Cap Haïtien) à Haïti, à destination de Cadix, au Sud de l'Espagne. La traversée dure 70 jours. La flotte française escorte ensuite un convoi de 50 navires marchands (fort lents) de Cadix à Brest, où ils n'arrivent que le 5 janvier 1781. Près de cinq mois pour aller des Antilles à Brest ! Cela paraît bien long à un jeune homme pressé...

Ayant obtenu un congé, Aristide choisit de repartir aussitôt sur la frégate *La Gloire* pour une mission de protection de convois marchands au large des Açores. L'équipage fait trois prises de guerre, qu'il rapporte à Lorient et dont il se partage les parts, comme il est de coutume.

Jusqu'en novembre 1781, il navigue au large des côtes atlantiques, de Brest à Bordeaux, escortant toujours des navires marchands, proies faciles pour les corsaires anglais en maraude.

Après les combats en ligne des Antilles, opposant des flottes entières, Aristide vit ces escarmouches entre navires rapides comme une sorte de jeu, certes dangereux, mais excitant.

Sa correspondance le montre d'humeur particulièrement heureuse, toujours prêt à compter fleurette à une

jeune femme, que ce soit sa cousine Pauline lors d'une escale (il en oublie de revenir à temps pour embarquer...) ou même une religieuse aux Açores (qu'il courtise en latin !)

- **Jeune homme insouciant en 1781 :** « C'est avec ces 3 prises, ayant en poupe de beaux pavillons renversés, que nous entrâmes à Lorient. Peu de frégates, je vous prie de le croire, ont fait des campagnes aussi agréables... De retour à Brest, nous y donnons des fêtes avec l'argent de nos parts de prise.
Nous relâchons dans la rade de l'île d'Aix ; je crève deux chevaux, j'assomme presque un postillon, pour aller voir ma cousine. Je la trouve toujours charmante, mais je ne reste que 24 heures auprès d'elle, et malgré cela je manque ma frégate. Je continue ma route jusqu'à Royan ; je demande la Gloire, on me répond qu'elle est partie.
J'avais sacrifié la... gloire à l'amour... On passe de pareilles fautes aux héros, quand leur inconstance ne se prolonge pas. Mon capitaine fut moins indulgent. » (Lettre à Déodat de Dolomieu, 1785).

SECONDE CAMPAGNE EN AMÉRIQUE (1782-1783)

En novembre 1781, Aristide obtient un engagement sur *Le Magnifique*, commandé par le comte de Mithon, dont l'équipage est transféré sur *La Couronne*, navire-amiral de 80 canons. À l'exception de la bataille des Saintes, cette seconde campagne paraît assez morne aux yeux d'Aristide ; il y a peu d'engagements, beaucoup de temps passé au mouillage ou à naviguer en convoi.

Cependant, sa carrière continue de progresser et il accède à de véritables responsabilités, ses chefs appréciant sa compétence, ses capacités d'analyse, son obéissance aux ordres et son courage.

Il arrive à Fort-de-France (Martinique) fin mars 1782 et participe à la bataille navale des Saintes (au sud de la Guadeloupe) le 12 avril 1782 ; mal engagée, elle se termine par une défaite française qu'Aristide décrit et analyse en détail. Il souffre de cet échec, qu'il impute (reproche qui revient souvent sous sa plume) au manque de réactivité et de prise de risque du commandement. Malgré de lourdes pertes et de gros dégâts, *La Couronne* réussit à gagner le Cap Français, en Haïti.

- **Bataille des Saintes :** « Ne t'attends pas à une description terrible de notre bataille ; ne pense pas que je te fasse siffler des boulets aux oreilles, que je te peigne toutes les horreurs qui accompagnent la chute des mâts, l'explosion des canons qui crèvent, que je te présente la scène sanglante de cent malheureux dont on foule à chaque pas les membres épars et palpitants. Je ne déchirerai pas ton cœur par les cris des blessés et des mourants ; je ne te rappellerai pas le bruit épouvantable causé par 4000 bouches à feu qui vomissent à la fois tout ce que l'enfer a pu inventer

de plus destructif; je ne te tracerai pas les progrès rapides du feu qui s'empare d'un de ces énormes vaisseaux, l'horreur de mille infortunés qui poussent, au milieu des flammes et de la plus épaisse fumée, des gémisséments qui ne seront pas entendus.» (Lettre à son frère Laurent, 20 mai 1782).

Après les indispensables réparations, la flotte française rallie Boston en juillet et y reste jusqu'en décembre. Aristide en profite pour se livrer à sa passion favorite : le canotage sur de petits navires qu'il voile à son humeur et pousse au maximum de leurs possibilités. En septembre, il est victime d'un accident de chasse ; son fusil éclate et lui emporte trois doigts de la main gauche.

La frégate *L'Amazone* ayant perdu une grande partie de ses officiers, Aristide (qui préfère les bateaux rapides) obtient d'y servir comme second sous les ordres de M. de Gaston.

En janvier 1783, l'escadre gagne Puerto Cabello (près de Caracas, au Venezuela) pour préparer l'invasion de la Jamaïque, de concert avec les Espagnols. Mais les préparatifs sont vite suspendus par l'ouverture de pourparlers de paix entre Américains et Britanniques et Aristide doit y rester jusqu'en avril, sans faire grand-chose d'autre que d'observer d'un œil fort critique les mœurs des colons espagnols.

• **S'occuper à Puerto Cabello** : « *En parcourant les environs de la ville, je trouvai des plaines qui semblaient très fertiles et d'assez belles plantations de cacao où j'aimais à pénétrer. Pour passer le temps, nous nous réunissions à plusieurs jeunes officiers et faisons des évolutions dans des canots nous appartenant. Le soir, c'étaient des parties de barres dans une grande plaine qui touche à la ville entre officiers des deux armées. Nous voyions quelques sociétés espagnoles; de grandes filles enfiévrées, basanées, fort libres de gestes et de propos, en faisaient les délices.* » (Lettre à Déodat de Dolomieu, 1785).

Le conflit se terminant, il faut rapatrier en France navires, troupes et matériel. Signe de l'estime qu'a le marquis de Vaudreuil pour Aristide, il lui confie le commandement du brick *Le Tarleton*, navire de quatorze canons, pris aux Anglais. Le navire et la tâche sont objectivement modestes, mais Aristide y met un grand zèle et en retire une évidente fierté. En juillet 1783, il laisse (avec regrets...) *Le Tarleton* à Lorient. La guerre est finie ; une autre vie commence.

ARISTIDE EN 1783

Ces quelques années ont confirmé sa vocation de marin ; c'est bien cette vie qu'il veut mener.

Elles ont comblé ses désirs d'aventure, lui faisant parcourir l'Atlantique et découvrir Afrique, Antilles et Amérique. Il y déploie une curiosité incessante, étudiant attentivement les hommes et leurs activités, structures

sociales et conditions naturelles, toujours avec le désir de comprendre plus que de juger. Beaucoup de ses notations sont d'une étonnante pertinence pour un jeune homme d'environ vingt ans qui n'avait jusqu'alors guère quitté son Anjou natal.

• **Voyages et découvertes** : « *J'ai traversé l'immense étendue de l'Océan atlantique, j'ai vu le noir habitant de l'Afrique, le cuivré cannibale, le farouche Algonquin, en un mot, je reviens des Isles.* » (Lettre à son frère Gilles, été 1780).

Il y contracte aussi la malaria, qui minera par la suite sa santé par de multiples épisodes de fièvres...

Son ambition s'affirme. Conscient de ses capacités (ses analyses des combats et jugements sur ses chefs sont confirmés par les historiens), il cherche à se faire confier un commandement, et l'obtient avec joie.

• **Comment tenter de conserver un commandement...** « *Le Tarleton est un brick de 14 canons de 41 ; il est en très bon état, son doublage en cuivre est presque neuf, sa mâture est excellente ; il porte bien la voile et se comporte supérieurement à la mer. Ce serait un excellent avis pour l'Inde [où Aristide rêve d'aller...].*

Si les bontés de M. le marquis de Vaudreuil étaient un titre à votre confiance, j'oserais vous demander de me mettre à même de la mériter.

Si le Tarleton pouvait être employé à quelque chose, vous pouvez compter sur le zèle et l'application que je mettrai à acquérir l'estime d'un ministre aussi éclairé et dont j'aurai toute la vie l'honneur d'être le plus humble, le plus reconnaissant et le plus respectueux serviteur. » (rapport au ministre de la Marine, 29 juin 1783).

Il est alors marqué par la philosophie des Lumières (surtout Diderot et Rousseau) et les idéaux démocratiques de la révolution américaine. Très représentatif des nobles libéraux de la fin du XVIII^e siècle, il admet l'égalité des droits (pour lui, les privilèges se méritent plus qu'ils ne s'héritent), est choqué par l'esclavage, attiré par l'égalitarisme américain (mais pas dupe des inégalités sociales qui y règnent) ; il prend quelques distances avec un catholicisme jugé trop rigoureux, recherchant le bonheur et les plaisirs de cette vie, mais sans aucun libertinage (il adore courtiser les jeunes filles, mais rien dans sa correspondance ne laisse penser que cela va plus loin).

• **Jugement sur lui-même** : « *Sous des dehors assez fous, je cache peut-être l'âme la plus philosophique de la famille* » (Lettre à son frère Laurent, 17 février 1782).

C'est ce jeune homme plein de curiosité et d'idées généreuses, encore insouciant malgré les dangers rencontrés, qui débarque en France en l'été 1783.

Marin par temps de paix (1783-1788)

Les années qui suivent sont marquées par plusieurs désillusions (sentimentale et professionnelle), des soucis de santé, une vie moins exaltante, qui modifient son caractère et révèlent chez lui une tendance à l'introspection et à la mélancolie.

JOIES ET ÉPREUVES DU RETOUR EN FRANCE (1783-1784)

Rendu à la vie civile, Aristide commence par se rendre, pour la première fois de sa vie, à Paris. Il va à Versailles, se fait présenter au ministre de la Marine, mais comprend vite qu'on ne lui confiera pas tout de suite un commandement. Habitué à une vie assez austère, il découvre, avec un certain effarement, le luxe et la frivolité de la capitale. Seuls les spectacles (il adore le théâtre et monte souvent des pièces avec des amis) trouvent grâce à ses yeux.

- **Découverte de Paris en 1783** : « *Des gens à qui tous les moyens sont bons pour parvenir aux honneurs ou à la fortune ; d'autres qui courent à leur ruine par l'exercice du luxe le plus effrayant pour le maintien de la société... Qu'advient-il donc si, au milieu de ce torrent qui menace de l'engloutir, il ne se trouvait encore, dans toutes les classes, beaucoup d'anciennes familles qui la soutiennent par leur fidélité à suivre les mœurs qu'ils reçurent de leurs pères ?* » (Lettre à Déodat de Dolomieu, 1785).

Il rejoint rapidement son Anjou natal et retrouve enfin, après cinq longues années d'absence, une famille qui lui a souvent manqué. Cette joie des retrouvailles, entre Saumur, Boumois, le Petit Thouars et nombre de châteaux des environs où résident parents et amis, est vite interrompue par de graves problèmes de santé.

- **Retrouvailles familiales** : « *Nous n'arrivâmes que fort tard à Saumur où je passai la nuit à l'auberge. Le lendemain je montai au château, j'y trouvai notre digne chef de famille [son oncle] qui, comme à l'ordinaire, me fit une réception toute paternelle. Ma tante, ma nouvelle cousine, mes sœurs étaient au Petit Thouars. J'y arrive sans être annoncé ; on ouvre de grands yeux ; on est d'abord effrayé de mon air corsaire, de mon teint basané. On me reconnaît cependant. "C'est lui... C'est Aristide!..." Ma figure est embrassée comme si elle n'était faite que pour cela. Il y avait 6 ans que je n'avais vu mes sœurs. Pour compléter ce bonheur, mon frère [Aubert], officier au régiment de la Couronne, vint se joindre à nous. Jamais frères et sœurs ne vécurent dans une concorde plus étroite.* » (Lettre à Déodat de Dolomieu, 1785).

À la fin de l'automne, Aristide commet l'imprudence (pour « épater » quelques demoiselles et son frère) de

se jeter tout habillé dans la Vienne et la Loire. Sans doute conjugée à une crise de paludisme, la fièvre qui s'en suit prend des proportions alarmantes. Il perd la raison, s'imagine être l'Antéchrist, tente par deux fois de se suicider dans son délire, puis, subitement, guérit d'un coup.

- **Maladie et délire** : « *Mon mal augmentait à chaque instant. Je résistai tant que je pus, mais finalement je me vis confiné dans mon lit. Nul sommeil ne vint calmer les pensées tumultueuses qui s'embrouillaient dans ma tête et qui finissaient par y créer des monstres indéfinissables. Contraint à demeurer tranquille, je ne vous dirai pas jusqu'où s'égara mon imagination. La preuve, pensai-je, que je ne suis pas comme les autres hommes, c'est que mes gardiens ne s'aperçoivent pas que le monde chancelle sur ses fondements. Je ne suis pas un homme, je suis le diable, je suis l'Antéchrist...* » (Lettre à Déodat de Dolomieu, 1785).

Il lui faudra de longues semaines de convalescence pour retrouver la santé. Cette épreuve, où il a failli mourir, amorcera un éloignement du déisme et un retour à un catholicisme authentique, qu'il approfondira le reste de sa vie.

En janvier 1784, il est appelé à Hennebont, pour témoigner au Conseil de guerre qui juge la conduite de l'amiral de Grasse et d'autres officiers supérieurs, lors de la défaite des Saintes en 1782 (l'arrêt sera conforme à l'analyse qu'Aristide avait faite de cette bataille). De très nombreux officiers et leurs familles sont présents pendant le procès.

C'est là qu'Aristide tombe follement amoureux d'Adèle de Robien, fille d'un officier de Marine. Il avait déjà été épris de sa cousine Pauline, mais c'était alors un amour de jeunesse qui était loin d'avoir la force de celui-ci. Malheureusement Adèle (qui n'a que 17 ans) ne répond pas à ses sentiments et s'affiche avec son meilleur ami... Aristide en est profondément blessé et désespéré, pense (brièvement) à entrer dans les ordres, puis finit par fuir.

- **Passion pour Adèle de Robien** : « *Ma malheureuse étoile m'a mis dans les fers de la plus dangereuse coquette ! Figure-toi ce qu'il y a de plus joli : je n'ai encore rien vu qui puisse ressembler à ma belle. Je me croyais insensible à tant de charmes ; un dépit m'a jeté à ses genoux. Je n'ai connu la violence de ma passion que lorsque les feux de la jalousie sont venus m'éclairer. Tout m'était devenu insipide, les jouissances de la gloire n'avaient plus d'attrait pour moi. Je ne distinguais plus rien que le bonheur de mon rival [son ami François de Basterot] et le désespoir devenu pour jamais mon partage. Enfin que te dirai-je ? J'allais, pour une petite coquette dont je n'avais pu m'empêcher de voir le perfide manège, sacrifier l'amitié, me préparer des remords éternels en me vengeant de mon rival ou périr obscurément de sa main ? Je partis enfin honteux de mes égarements et*

cherchant à détester celle qui me les avait valus. Tu ne saurais croire comme ce pénible effort me déchirait le cœur.» (Lettres à son frère Laurent, juin 1784).

Cet échec sentimental durement ressenti (il y fera des allusions jusqu'à la fin de sa vie), joint à l'idéal féminin semble-t-il inatteignable que représentent pour lui ses sœurs, explique sans doute qu'on ne lui connaisse aucune liaison féminine et qu'il n'ait jamais paru sérieusement songer à se marier et à fonder un foyer.

Durant l'été 1784, il passe en Anjou, se refait un moral, puis visite son frère Laurent à La Rochelle et gagne Rochefort, où il embarque sur la gabarre *La Sincère* pour rallier Brest fin septembre.

Affecté au *Téméraire*, navire de 74 canons, sous le commandement de M. de Bras, il passe l'hiver 1784-1785 à Brest. Il en profite pour écrire le long récit de ses campagnes des Antilles et d'Amérique, qu'il a promis à son ami et ancien professeur de La Flèche Déodat de Dolomieu. Il est probable qu'il participe aussi, en parallèle, à un ouvrage sur le même thème que rédigera un autre de ses amis, le chevalier de Lostange, et qui sera édité en 1821 par sa sœur (*Précis de la guerre de 1778 à 1783 entre la France et l'Angleterre*).

- **Jeux littéraires à Brest :** « *Mon ami Basterot ne veut pas m'aider dans la composition des histoires que vous me demandez ; il me dit qu'il est très occupé, lui aussi, à en faire une très véridique, très facétieuse, très sentencieuse sur les femmes d'Hennebont. Elle vaudra sûrement celle qu'on peut composer avec les neuf mots que vous m'avez envoyés.* » (Lettre à ses sœurs, août 1784).

SÉJOUR À HAÏTI (1785-1787)

En avril 1785, *Le Téméraire* appareille pour Haïti où Aristide passera deux années au Cap Français.

Il retrouve avec plaisir les Antilles. Mais cette campagne est loin d'être aussi exaltante que son premier séjour. On est en temps de paix et ses missions sont très prosaïques : lutter contre la piraterie et faire des relevés topographiques et hydrographiques des côtes et îlots de Haïti. On est loin des grandes manœuvres et de l'excitation des combats !

- **Mission à Haïti :** « *Je pars ce soir visiter la Gonave, le petit et le grand Goave, St Marc et d'autres ports de cette région ; je dois y arrêter tous les interlopes [pirates] que je trouverai ; cette mission n'est guère agréable pour un militaire qui aimerait n'avoir rien à démêler qu'avec des ennemis dignes de lui ; mais j'ai fait vœu d'obéissance.* » (Lettre à son oncle, 23 avril 1785).

Aristide s'y ennue, passe beaucoup de temps à lire et à réfléchir. Il écrit énormément et se livre (à 25 ans), via ses correspondants, à une sorte d'auto-analyse quasi

psychanalytique. Il relit sa vie, en cherche le sens et le but, médite sur l'amour et la gloire, échafaude des « systèmes » philosophiques, travaille à des romans.

Quand le moral est trop bas, il lui arrive de se laisser aller (avec son ami de Basterot, originaire du Médoc) à quelques excès de boisson, vite regrettés, mais néanmoins répétés.

- **Introspection :** « *Me voici libre [sentimentalement] ! C'est un bien précieux que la liberté, il est nécessaire pour philosopher. J'ai beau m'applaudir de le posséder, je sens au fond de moi-même mon lâche cœur gémir d'être condamné à l'indifférence.* » (Lettre à son frère Laurent, 12 octobre 1785).

C'est à cette époque (elles ont alors vingt ans) que ses rapports avec ses sœurs (surtout Félicité) prennent une tournure particulière. Il semble reporter sur elles l'amour qu'il se refuse désormais à accorder à une femme. Même en tenant compte des conventions de langage de l'époque (où les mots de l'amour et de l'amitié sont facilement interchangeables), la lecture des lettres d'Aristide à ses sœurs suscite un certain étonnement...

- **Rapports avec ses sœurs :** « *Vous avez tout ce que j'ai adoré dans les autres femmes et, en outre, une irrésistible sympathie [façon de ressentir les mêmes choses], à laquelle je suis forcé de croire, nous attache indissolublement. Je ne serais pas content de moi si je pouvais douter un instant de votre tendresse.* » (Lettre à ses sœurs, 20 juillet 1786).

Il a heureusement des connaissances sur place : un oncle paternel, ancien militaire devenu planteur, marié avec la fille d'un colon (dont les descendants donneront d'autres illustres marins à la France du XIX^e siècle). Avec son cousin Georges, ils explorent l'île, herborisent et canotent.

En mai 1786 il est promu lieutenant de vaisseau. Pour obtenir le commandement de la goélette *Le Pivert*, il prolonge son séjour, mais le regrette vite. Placé sous les ordres de M. de Vins (seul chef qu'Aristide jugera aussi sévèrement), il subit maintes brimades, qui renforcent sa mélancolie.

- **Indignation et ennui :** « *Une réprimande de la plus grande sévérité m'attend. Il n'est pas aisé de peindre le mouvement d'indignation qui s'élève dans le cœur d'un brave homme lorsqu'il est injustement humilié par un chef qu'il mésestime.* » « *Notre patience est à bout ! Nous ne savons plus que faire pour passer le temps. Le ministre et ses bureaux nous ont cruellement oubliés ; ils nous font faire un métier aussi vil qu'ennuyeux.* » (Lettres à ses sœurs, 31 décembre 1786 et 16 avril 1787).

Le départ pour la France, sur *La Cérés*, en mai 1787, est un soulagement.

EXCURSION EN ANGLETERRE (ÉTÉ 1787)

Sitôt arrivé en France en juillet, Aristide, qui ne rêvait et ne parlait depuis des mois que de retrouver enfin ses frères et sœurs... prend le premier bateau pour l'Angleterre, sans guère d'argent en poche !

- **Famille ou voyage? Voyage!** « *Je désirais être en France; or à peine m'y fus-je trouvé que, sans avoir joui du bonheur [revoir sa famille] qui seul, je le croyais, m'y ramenait avec tant d'ardeur, je me dis: il me faut voir ce pays [l'Angleterre]. Je ne serai heureux nulle part; le serai-je à Saumur? Ma maudite ambition ne viendra-t-elle pas m'y tourmenter et me dire qu'il vaut mieux courir les mers que jouir de la société la plus adaptée à mon caractère?* » (Lettre à son frère Laurent, 18 août 1787).

On trouve là un autre trait de son caractère : l'impulsivité. Comment résister à l'attrait de la nouveauté, au défi qui vous est lancé ou qu'on se lance à soi-même, à l'offre qui peut mener à une brillante promotion? Il y succombe régulièrement, quitte à le regretter par la suite. Cela se voit aussi dans sa correspondance : son intérêt toujours en éveil, son imagination débridée, il saute à longueur de pages d'un sujet à un autre, à l'image du romancier anglais Laurence Sterne qu'il admire tant.

L'Angleterre exerce alors une fascination sur tous les intellectuels européens ; elle est l'image de la modernité par sa liberté d'expression, sa monarchie dégagée de l'absolutisme, sa société moins sclérosée qu'ailleurs, sa réussite économique.

Aristide y passe deux mois (août et septembre 1787), à Bristol et Londres principalement. Il cultive son anglais, qu'il lit et parle déjà très correctement. Il découvre les machines à vapeur, visite une mine de houille. L'intensité du commerce maritime et la volonté de puissance (planétaire) de l'Angleterre le frappent. Il paraît moins convaincu par son régime politique et son organisation sociale.

- **La société anglaise :** « *C'est le pays de l'arrogance et de la liberté, un royaume parfaitement cultivé, où l'on porte des chaînes comme partout ailleurs, pourvu qu'elles soient bien dorées, où l'on a beaucoup plus de suffisance que de sagesse, de gravité que de grandeur d'âme, où l'on est hospitalier et peu affable, où, somme toute, tout se compense. Il n'y a ici que des marchands; partout on ne parle que de vendre et d'acheter; je crains que ce grand amour d'aisance et de commodité [de confort], ces arts, cette adresse mécanique [les progrès industriels] dont se vante l'Angleterre ne souillent l'âme de ses habitants d'une humeur mercantile.* » (Lettre à ses sœurs, 6 août 1787).

La fin du voyage est hâtée par des soucis financiers. Aristide n'attache aucun intérêt à l'argent ; il en gagne peu et le dépense vite avec ses amis. Quand il n'en a

plus, il vit très frugalement ; mais il est souvent obligé d'emprunter de petites sommes dans l'attente de sa solde. Là, il doit avoir recours à son oncle (qui est, lui, un modèle d'économie !) et vendre ses affaires pour pouvoir payer son retour en France...

- **Aristide et l'argent :** « *Je suis à Londres mon très cher oncle. Il ne me reste que deux guinées et je vois avec chagrin qu'il me faut renoncer à l'espoir de ne pas être réduit à la nécessité de vous demander de l'argent. Non, mon oncle, je ne me fais pas d'illusion; je sens bien qu'il serait temps que je sois raisonnable et que je fisse voir qu'il n'y a pas de meilleure manière de vous témoigner ma reconnaissance qu'en profitant de vos conseils et de vos exemples.* » (Lettre à son oncle, 31 août 1787).

CAMPAGNE EN MÉDITERRANÉE (FIN 1787-1788)

À peine a-t-il le temps de voir au passage son frère Aubert à Lille, qu'Aristide est à Paris, y rencontre le comte d'Albert de Rions (commandant de la flotte de Toulon) et accepte une campagne en Méditerranée orientale, avec promesse d'un commandement à suivre. Tant pis pour la famille ! Elle attendra un an de plus...

De novembre 1787 à janvier 1789 il sert sur la corvette *La Sardine*. Les missions sont semblables à ce qu'il avait fait à Haïti : relevés topographiques des îles de la mer Egée et des côtes turques, études hydrographiques de la mer de Marmara, lutte contre la piraterie (barbaresque et russe). Il parcourt la région d'Athènes (en Grèce), les Cyclades, Smyrne et Istanbul, la mer de Marmara, la Crète, Chypre et fait escale à Alexandrie (en Égypte).

Même s'il se plaint de la monotonie de cette vie, il semble s'être beaucoup moins ennuyé qu'à Haïti. Restes de l'Antiquité et exotisme de l'Orient ne pouvaient qu'exciter sa fertile imagination romantique ; sa correspondance (toujours aussi abondante...) en donne maints exemples.

- **Petit délire orientalisant...** « *Devinez ce que je voudrais que vous fussiez? Deux de ces Géorgiennes que les usages barbares ont fait naître dans l'esclavage et à qui, tôt ou tard, leur beauté rend l'empire. Je serais, moi, un Turc ou un Arménien ou un corsaire venant de piller les plus riches bâtiments de Venise ou de Gênes. Je vous verrais sur le point d'être livrées aux eunuques du Grand Seigneur. J'aurais appris l'art de la magie chez quelque derviche. À peine aurais-je levé vos voiles, qu'ébloui par vos attraits, je dirais: que demande-t-on pour ces deux anges?* » (Lettre à ses sœurs, 12 décembre 1787).

Il découvre de nouvelles cultures : celles du monde grec, et de l'Empire Ottoman. Comme toujours, il s'intéresse à tout, dessine pour ses frères ruines antiques,

église orthodoxe ou fontaine turque, décrit à ses sœurs danses grecques et habillement des Turques, note mœurs et luttes politiques des Ottomans et évalue les enjeux stratégiques de la région dans ses lettres à son oncle.

- **Jugement sur les Turcs :** « *Les Turcs cependant ont de l'énergie, de la valeur et du patriotisme. Ils descendent des Arabes, des Parthes, des Scythes et des Sarmates ; ce mélange, joint au Mahométisme [Islam], peut être fanatique, ignorant et sans prévoyance, mais il n'est point vil.* » (Lettre à son oncle, 19 mars 1788).

Il n'échappe pas, ici comme ailleurs, aux préjugés de son époque, mais est assez attentif aux réalités qu'il côtoie pour les corriger ou nuancer. Il analyse ainsi assez finement l'état de l'Empire Ottoman et les faiblesses qui conduiront à son déclin un demi-siècle plus tard.

- **Faiblesse de l'Empire Ottoman :** « *Toutes ces îles de l'Archipel sont dans un état qui mériterait plus d'attention de la part de leur maître [l'Empire Ottoman] pour les préserver de la ruine ou de la défection. Il est écrit que le despotisme se renverse lui-même ; quel aveuglement et quelle ineptie dans sa conduite!...* » (Lettre à son frère Aubert, juillet 1788).

Quand Aristide débarque à Toulon, le 4 janvier 1789, la France est en plein bouillonnement politique. Louis XVI a convoqué les États Généraux et, pour la première fois de son existence, le pays vit une véritable campagne électorale.

Marin royaliste sous la Révolution (1789-1793)

De février à mai 1789, Aristide retrouve (enfin !) sa famille en Anjou. La succession de ses parents a été réglée en 1785 ; son frère aîné a hérité de Boumois et de l'essentiel du domaine ; les cinq autres frères et sœurs gardent en indivis la ferme de Villeneuve et une grande île sur la Loire. C'est là qu'il réside, les trois frères rivalisant d'idées (Aubert le botaniste, Laurent l'ingénieur au Génie et Aristide l'imaginatif) pour les aménager et les mettre en valeur. Il bouture et replante des arbres, tout en construisant une barque munie de roues pour faciliter le portage d'une rivière à l'autre.

À partir d'avril 1789, il est rattaché à l'escadre de Rochefort ; mais son bateau n'est pas prêt et il passe beaucoup de temps en Anjou ou à Paris.

FACE À LA RÉVOLUTION : UN RAPIDE REJET (1789-1790)

Avant 1789, dans ses lettres, Aristide parlait très rarement de politique ; tout juste note-t-on de la sympathie

pour la démocratie américaine naissante, une remarque ironique sur la monarchie tempérée anglaise (« *le soleil ne brille pas pour eux avec plus de majesté que le roi ne le fait dans leur constitution* ») et la dénonciation du despotisme ottoman.

Comme beaucoup de nobles libéraux, il accueille sans déplaisir la promesse de réformes, qu'il juge, à vrai dire, plus nécessaires dans l'ordre social que sur le plan politique. Car, pour lui, la personne du roi est sacrée (sa famille le sert depuis deux siècles) et il doit conserver une fonction politique éminente.

En mars 1789, il participe à l'élection du représentant de la noblesse du Saumurois aux États Généraux, le marquis de la Ferrière, qui professe les mêmes idées.

On ne sait ce qu'il pense du coup de force des députés qui se déclarent constituants en juin 1789, car une grande partie de la correspondance d'Aristide datant de cette période a été détruite (par prudence) par sa famille, lors de la Terreur ; les lettres qui subsistent manient le plus souvent l'ironie, moquant les travers des révolutionnaires et soulignant les contradictions entre les idéaux proclamés et leurs applications.

Il est présent à Paris en juillet 1789 et assiste à la journée du 17 juillet, lorsque Louis XVI vient de Versailles à Paris et arbore la cocarde tricolore au balcon de l'Hôtel de Ville. Le manque de décorum, l'indifférence avec laquelle le roi est traité le choquent. Les journées des 5 et 6 octobre (où la foule investit les appartements royaux à Versailles) et la volonté de l'Assemblée constituante de limiter les pouvoirs du roi achèvent de le détourner précocement de la Révolution en cours.

- **Récit de la journée du 17 juillet 1789 :** « *J'espère cependant que nous éviterons la guerre civile, et c'est à la démarche décisive du Roi que nous devons la paix. Il a pris sur lui de venir se livrer à son peuple. Comme il n'y avait que la Maison du Roi qui n'eût pas la cocarde aux trois couleurs, personne n'a applaudi sur tout ce si long trajet [de Versailles à Paris]. Cruel silence pour un souverain de la terre dont la présence fait ordinairement sensation sur l'esprit du peuple, et qui avait quelque chose de sinistre pour ceux qui, comme moi, en étaient témoins. À l'Hôtel de Ville, avant de pénétrer jusqu'au trône qui lui était destiné, il fut pressé, foulé par le moindre de ses sujets. MM. Moreau de Saint-Mery et Lally-Tolendal lui adressent la parole ; il ne peut répondre que quelques mots d'amour que son émotion lui permet à peine d'articuler. M. Bailly prend la parole pour lui ; il revient à la fenêtre, salue la foule innombrable qui se trouve sur la place, arbore la cocarde et retourne à Versailles par le même chemin ; alors les cris de Vive le Roi le suivent jusqu'à la barrière de la Conférence.* » (Lettre à sa sœur Perpétue, 18 juillet 1789).

Il est renforcé dans ses idées par la fréquentation du fiancé de sa sœur Perpétue : Nicolas Bergasse. Brillant avocat lyonnais, élu du Tiers-État, il est un des chefs

de file des Monarchiens, ces députés favorables à un régime politique où le roi conserverait l'essentiel de ses pouvoirs. Aristide subit l'ascendant de son futur beau-frère, de dix ans plus âgé que lui, dont il admire la rigueur morale, l'intransigeance sur les principes, la foi profonde et austère, toutes choses qu'il se reproche de ne pas posséder à ce point.

En mars 1790, il perd son frère aîné Gilles, âgé de 35 ans. Ancien officier d'infanterie, réformé à cause de sa santé fragile, il laisse une jeune veuve et quatre fillettes. En juillet 1790, il est affecté à *L'Orion*, sous les ordres de M. de Brion. Faute de mission, il reste à quai, d'abord à Rochefort, puis à Brest.

• **Dialogue (imaginaire et ironique) avec des Gardes nationales**

«Voilà des hauts de chausses qui m'ont l'air d'être de grands receleurs de contre-révolution!

Il ne tient qu'à vous, citoyens-soldats, d'y regarder. Vous manquez [de respect] à la Garde nationale ; nous allons vous fusiller.

L'Assemblée Nationale vous manderait à sa barre. Oh, que non ! Nos motifs sont si beaux, si purs, que quelques excès de zèle sont bien permis.

Et, quel est ce musée [un portrait de sa tante], dont la pâleur aristocratique ne nous dit rien de bon ?

Vous ne l'accuserez pas de n'avoir pas les couleurs patriotiques, comme vous les appelez ; voyez-vous cet admirable mélange de bleu dans les yeux, de blanc et de rose tout à l'entour ?

C'est vrai, cela ferait une jolie cocarde ! »

(Lettre à ses sœurs ; 7 juillet 1790).

Aristide constate avec inquiétude la montée des tensions dans la Marine, entre matelots (de classes sociales modestes) et officiers (tous nobles), mais aussi entre officiers, fidèles au roi ou partisans de la Révolution. L'esprit de corps, qui faisait la force et l'agrément de la Marine, se délite, à son grand regret.

- **Coup de colère** : « Menou [un député] a écrit ici à un de ses parents, lieutenant de vaisseau. Sur le cachet de sa lettre, il y avait ces mots distincts : "L'ennemi du culte et des rois" ! Jugez ! Je quitterais le service sur-le-champ si je ne me croyais lié par la lettre touchante que Louis XVI a écrite pour nous encourager, nous autres de la Marine, et nous engager à rester. » (Lettre à ses frères et sœurs, 12 décembre 1790).

Aristide ne semble pas avoir été tenté par l'émigration. Les deux tiers des officiers de Marine quitteront la France, mais lui est retenu par son ardent patriotisme et son attachement à sa famille.

Durant le dernier trimestre 1790, il subit une longue crise de paludisme. Cloué le plus souvent au lit par des fièvres persistantes, son moral décline à nouveau ; il a tout le loisir de réfléchir à sa situation et de chercher un moyen de s'éloigner momentanément d'une Marine

et d'un pays dont les évolutions lui déplaisent de plus en plus.

**À LA RECHERCHE DE LA PÉROUSE :
PRÉPARATIFS (1791-ÉTÉ 1792)**

Il trouve la solution : s'en aller à la recherche de La Pérouse. Celui-ci était parti, en août 1785, pour un voyage d'exploration dans l'océan Pacifique, pour lequel Aristide, qui l'avait côtoyé aux Antilles, avait vainement postulé. On est sans nouvelle de lui depuis février 1788 ; l'inquiétude grandit et l'idée d'une expédition de secours fait son chemin en 1789-1790.

Aristide y voit l'occasion de rester dans la Marine, mais hors du service actif, de quitter la France sans émigrer et d'assouvir au passage ses rêves d'enfant pour les expéditions lointaines. Dans un contexte politique de plus en plus difficile (de radicalisation de la Révolution), il fera preuve, durant un an et demi, d'une rare opiniâtreté pour arriver à ses fins.

- **Flattant le ministre pour obtenir son soutien** : « Outre les secours à porter à M. de La Pérouse, rien de serait plus beau que de nous concerter avec nos voisins [Anglais] pour contribuer au bonheur et à la civilisation de cette partie du genre humain répandue sur les îles de la Mer du Sud. A quel ministère plus qu'au vôtre appartient-il de faire prendre cet essor à notre marine ? Il tient au système de philanthropie qui semble s'établir dans toute l'Europe. Il sera beau pour nous d'y avoir puissamment contribué. » (Lettre à M. de Gronchain, 15 mars 1791).

En janvier 1791 il écrit au ministre de la Marine ; il lui propose de monter une expédition avec un aviso (petit navire rapide). Puis il part en Angleterre pour tenter (en vain) de rencontrer M. de Vancouver, qui connaît la région où a disparu La Pérouse, pour y avoir été avec Cook.

Durant son absence, l'Assemblée nationale décide de financer une expédition officielle de deux navires sous le commandement de M. d'Entrecasteaux. Quand Aristide l'apprend à son retour, il est trop tard pour qu'il puisse en faire partie. Il propose de combiner les deux expéditions, mais ce n'est pas accepté. Cet échec ne le désarme pas. De retour en Anjou, il élabore un projet complexe associant recherche de La Pérouse et commerce des fourrures entre Alaska et Chine (pour financer le voyage, car il n'a pas de fortune à y investir).

- **Lancement de son expédition** : « Monsieur, vous savez que je vous ai demandé d'aller à la recherche de M. de La Pérouse et vous sollicitai pour être détaché à la grande entreprise. À mon âge, après le nombre de mes campagnes, il est bien permis d'avoir l'ambition de faire quelque chose par soi-même. Voici le prospectus que j'ai imaginé pour une souscription. La

spéculation que je propose ne peut porter atteinte à mon caractère d'officier, puisque je ne compte rien faire que pour mes matelots et pour les souscripteurs. Au besoin même, j'y sacrifierai mon peu de fortune.» (Lettre à M. de Gronchain, 2 mai 1791).

En mai, il soumet ce projet au ministre et obtient de lancer une souscription publique ; il trouvera 127 actionnaires qui lui apporteront 18 225 livres. Il se démène pour intéresser le maximum de gens en faisant valoir les avantages de son projet pour le commerce, l'influence de la France dans le monde, la cartographie et la botanique... Louis XVI le reçoit, l'encourage et le fait chevalier de l'ordre de Saint-Louis. Frères et sœurs s'associent en vendant ou hypothéquant leurs biens ; son frère Aubert (le botaniste) décide de partir avec lui.

- **À la recherche de soutiens :** « *Ce que je craignais arrive : me voici lancé dans le grand monde et j'y fais la figure de tous les charlatans qui couvrent aujourd'hui leur ambition des beaux noms de Patriotisme et d'Humanité. Je me suis mis dans la nécessité d'être en quelque sorte fâché contre tous ceux qui n'adoptent pas mes idées ou qui ne donnent pas leur argent pour les faire réussir.* » (Lettre à sa sœur Perpétue, 15 mai 1791).

En août 1791 il achète *Le Diligent*, chasse-marée de 52 tonneaux, pour 5 000 livres, à Rouen. Il y passe le plus clair de son temps à l'aménager et ne peut assister au mariage (semi clandestin, vu le royalisme et le catholicisme militants de l'époux) de sa sœur Perpétue avec Nicolas Bergasse.

Toujours en manque d'argent, il en cherche de tous côtés et obtient du ministre de s'approvisionner aux magasins d'État de Brest et de l'Assemblée Législative une subvention exceptionnelle de 10 000 francs et une avance de solde de deux ans pour les officiers qui embarquent sur *Le Diligent*.

Arrivé à Brest en avril 1792, alors que les tensions politiques s'exacerbent (le roi sera arrêté en août), ses préparatifs et la composition de son équipage (formé de marins bien peu révolutionnaires...) provoquent la suspicion ; on craint une émigration déguisée. Quand son frère Aubert, venu le rejoindre, est arrêté entre Quimper et Concarneau (accusé d'espionnage alors qu'il herborisait dans la lande bretonne), Aristide juge plus prudent de partir sans attendre.

- **Ambiance à la veille du départ :** « *L'arrivée de Trécesson et de l'Église [deux officiers qui ne cachent pas leur royalisme] continue à exciter beaucoup de soupçons qui retombent sur moi. Peut-être va-t-on jusqu'à ouvrir les lettres qu'on croit venir de moi ou à moi. Cette idée me trouble et je sens que bientôt la misanthropie s'emparera d'un cœur qui brûlait de bienveillance pour ses semblables!* » (Lettre à sa sœur Félicité, 18 juillet 1792).

Le 6 septembre 1792, *Le Diligent* et ses 30 hommes d'équipage quittent la rade de Brest.

À LA RECHERCHE DE LA PÉROUSE : L'ÉCHEC (FIN 1792)

Pour profiter des vents porteurs, le plan de navigation prévoit (comme il est de coutume) de descendre jusqu'en Afrique occidentale, puis de gagner les abords du Brésil, avant de se laisser pousser à nouveau par les alizés vers le Cap de Bonne Espérance.

Le voyage débute sous les meilleurs auspices, avec une escale à Madère, puis aux îles du Cap Vert. Mais là, un cruel enchaînement de circonstances se produit. Aristide, toujours prêt à soulager une misère, sauve des pêcheurs portugais oubliés sur une île de l'archipel, aide les habitants d'une seconde île (où il les dépose) en leur donnant une partie de ses réserves et relâche dans une troisième pour se réapprovisionner en eau. Là, des matelots contractent une épidémie qui emporte en quelques jours un tiers de l'équipage. Aristide décide alors (décembre 1792) de relâcher, au large du Brésil, dans l'île de Fernando Noronha, un bague portugais.

- **Réflexions sur son échec :** « *Je ne cesse de méditer sur ma triste aventure. Je n'ai été mû que par des sentiments d'humanité en armant un bâtiment pour aller à la recherche de La Pérouse ; ce sont encore des sentiments d'humanité [le sauvetage des marins portugais au Cap Vert] qui sont à l'origine de ma malencontreuse relâche ici. C'est pour avoir été à l'antipode de l'égoïsme que je réduis tant de gens [ses souscripteurs] au désespoir, car il n'y en a sûrement pas un qui ne maudisse l'instant où il s'est laissé séduire par mes promesses...* » (Lettre à sa sœur Félicité, 18 décembre 1792).

Mais, ne respectant pas le droit maritime, et malgré les vives protestations d'Aristide, le gouverneur les arrête, saisit le navire, puis les transfère sur le continent à Pernambouc (aujourd'hui Recife, au Brésil) ; un pilote portugais y échoue *Le Diligent*, qui est perdu. L'expédition se termine avant d'avoir vraiment commencé...

- **Moment de désespoir à Noronha :** « *Dans la prison où nous sommes actuellement la mort serait un bien. Chaque jour on nous traite plus mal. Il [le gouverneur] vient d'aller à l'hôpital ; il n'a même pas daigné regarder mes malades, qui n'en peuvent plus des traitements dont ils sont l'objet. L'esclavage chez les Algériens serait préférable à celui que ce peuple hypocrite [le Portugal] exerce sur nous. Félicité, que tu es loin de moi!!!* » (Lettre à sa sœur Félicité, 10 décembre 1792).

Aristide est pleinement conscient de ses responsabilités, envers son équipage (parmi les survivants, une

dizaine est malade et fort mal traitée) et tous ceux qui l'ont aidé à monter et financer son projet (et qu'il ne pourra dédommager). Son combat pour obtenir justice lui fait surmonter son désespoir.

Il réussit à prévenir le ministre de la Marine qui lui apporte (malgré leurs divergences politiques) son entier appui. Grâce à cela, l'équipage est rapatrié au début de 1793 au Portugal où il est libéré en avril (profitant d'une amnistie), avec un très modeste dédommagement.

Aristide se battra jusqu'à sa mort pour obtenir du Portugal une juste indemnisation du préjudice subi, que sa sœur Félicité finira par recevoir en 1802 et distribuera aux ayants-droits.

- **Sens des responsabilités :** « *Mon petit frère, je vois sans me décourager toute l'étendue de nos pertes. Les réflexions sont ici inutiles ; il faut rassembler tout ce qui nous reste de forces pour tâcher de survivre en ces circonstances néfastes. Moi qui t'ai ruiné, je connais tous mes devoirs et je te réponds que je les remplirai.* » (Lettre à son frère Aubert, 28 juillet 1793).

LE CHOIX DE L'EXIL

Après sa libération à Lisbonne en avril 1793, Aristide apprend des nouvelles qui l'attristent. Sur le plan politique, la mort du roi Louis XVI (21 janvier 1793) et les débuts de la Terreur ; sur un plan personnel, l'exécution de son fidèle ami François de Basterot à Toulon (en mai 1793) après une parodie de justice.

Ne recevant plus de courrier, il s'inquiète pour sa sœur Perpétue et son mari Nicolas Bergasse (qui a pris de grands risques en conseillant Louis XVI), pour son oncle le gouverneur de Saumur.

Il se demande ce qu'est devenu son frère Aubert qui devait l'accompagner. Il ignore encore qu'il a réussi à gagner La Réunion où, sans nouvelles d'Aristide et sans argent, il passe le temps, hébergé chez les uns ou les autres, en herborisant à travers l'île. Il y demeurera jusqu'en 1802...

Il ne peut rester au Portugal ; mais où aller et pour quoi faire ? Il se refuse à servir la République et craint, en rentrant en France, de créer des problèmes supplémentaires à sa famille, sans pouvoir l'aider. Il ne peut se résoudre à se mettre au service de pays ennemis de la Révolution française. Il abandonne vite l'idée de repartir vers l'Inde et le Pacifique.

- **Où aller ?** « *Je ne sais rien de nos sœurs ; je crains autant de les exposer [à des dangers] tant en allant qu'en n'allant pas en France. Si le projet de l'Inde était impossible, j'irais à la Nouvelle Angleterre acquérir par mon travail autant de terre que nous en avions sur les bords de la Loire, et le plus beau jour de ma vie serait celui où je te mettrais en possession d'un nouveau domaine.* » (Lettre à son frère Aubert, 28 juillet 1793).

Il opte finalement pour les États-Unis. C'est un pays qu'il connaît ; il en parle la langue, en garde de bons souvenirs. La mise en valeur de cette jeune nation offre des opportunités qui pourraient lui permettre de se refaire une fortune et d'y faire venir sa famille pour construire une nouvelle vie.

En août 1793, fort de ces espérances, il embarque sur *La Bethisy* pour la Nouvelle Angleterre ; ce petit bâtiment mettra près de deux mois pour y parvenir...

L'expérience américaine (1793-1795)

Lorsque Aristide débarque, le 26 septembre 1793, à Wilmington, puis gagne Philadelphie (la capitale provisoire des États-Unis, alors en proie à une épidémie de fièvre jaune), il est ruiné et ne sait comment il va survivre, ainsi que les trois marins du *Diligent* qu'il a entraînés avec lui dans cette aventure.

LE PROJET AZYLUM

Il est loin d'être le seul Français dans ce cas ; ils sont de 20 à 30 000 à y avoir émigré depuis 1791. Les uns refusent les évolutions politiques et sociales de la Révolution (l'arrestation du roi en août 1792 et la Terreur après le printemps 1793 amplifiant le mouvement.), les autres proviennent de Haïti où les esclaves de cette colonie française se sont soulevés contre les planteurs qui fuient en masse durant l'été 1793.

Beaucoup arrivent sans rien, mais certains ont pu sauver leurs richesses et s'organisent pour soutenir les premiers. Des sociétés d'entraide se créent et des projets fleurissent pour des installations plus ou permanentes en Amérique.

Quinze jours après son arrivée, Aristide rencontre Louis de Noailles, Antoine Talon et Lucretius de Blacons. Ceux-ci sont en train de monter avec le financier américain Robert Morris un projet de colonisation agricole dans la vallée de la Susquehanna, au Nord-Est de la Pennsylvanie. Il s'agit d'acheter à bas prix des milliers d'hectares de terrains encore vierges, d'en défricher une partie, d'y créer une ville (nommée Azylum) et d'y attirer quelques centaines d'exilés qui pourraient s'y installer ou revendre ultérieurement leurs propriétés avec profit.

Ils proposent à Aristide, dont ils ont immédiatement repéré les qualités humaines, de s'impliquer dans le projet. Ne disposant pas d'argent à investir, il travaillerait pour la compagnie durant une année et serait dédommagé par le don d'un lot de terre. Aristide y voit un signe de la Providence, le moyen de se reconstituer un domaine où il pourrait accueillir un jour ses frères et sœurs. Il accepte avec enthousiasme !

- **Une rencontre providentielle :** « *J'ai été voir MM. de Noailles et Talon, qui fondent un très grand établissement sur la Susquehanna. Ici se place un des plus*

grands changements que j'ai éprouvé dans ma fortune et une des plus grandes preuves des soins paternels de cette Providence que j'ai tant de fois prêchée à mes associés dans nos grands embarras. J'ai été donc parfaitement accueilli par des hommes qui me paraissent avoir une façon de penser des plus raisonnables.» (Journal, 7 octobre 1793).

OUVRIER ET DÉFRICHEUR DANS LES APPALACHES

Aristide est noble, d'un milieu où on se fait obéir et où le travail manuel est déshonorant (on perdait la noblesse et ses privilèges en travaillant de ses mains). Il ne partageait guère ce genre de préjugés et la vie de marin est rude, mais le changement d'existence est néanmoins radical.

- **Changement de statut social :** «... en travaillant à ce bateau que je n'ose dire mien, parce que je ne suis plus qu'un mercenaire ; on met mon travail à prix. Je sais bien que ce que je dis là n'est plus qu'un enfantillage... Mon canot, lancé hier a porté pour la première fois mes nouveaux maîtres ; il faut bien que ce mot sorte de ma bouche, puisque ces messieurs me font subsister.» (Journal, 17 et 21 octobre 1793).

Pendant un an il est employé de l'*Azylum Company*. En novembre-décembre 1793, il fait partie des pionniers qui aménagent en plein hiver le site d'*Azylum*, élargissant la clairière d'origine, apportant les matériaux nécessaires, construisant les premières maisons en bois, convoyant les familles qui viennent s'y installer. Les transports se faisant surtout par voie fluviale, ses compétences de navigateur sont appréciées. Après une interruption due au froid, les travaux reprennent au printemps 1794. En plus des défrichements et constructions de maisons, Aristide se loue à ceux qui ont pu acheter des lots de terre ; son journal le montre conduisant les vaches, fabriquant de petits meubles, ramassant le sirop d'érable, transportant des matériaux, creusant des auges en bois.

- **Travaux :** «*Je construis des bacs, un petit et un grand de 70 pieds ; je fabrique du goudron ; je fais des progrès dans l'art de jeter les arbres à terre ; c'est ici le jeu par excellence.*» (Journal, 8 février 1794). «*Nores et moi avons bien avancé la besogne en faisant un plancher et en enduisant de terre les jours que les logs [rondins] de la maison laissent entre eux.*» (Journal, 7 décembre 1794).

Il met dans toutes ces activités (malgré le handicap de sa main gauche blessée) une bonne humeur et un courage qui font l'admiration des autres émigrés (plus doués pour maintenir leurs anciens modes de vie que pour manier la hache) et des fermiers américains du voisinage (qui le considèrent comme l'un des leurs). Il

gagne vite l'estime de tous et est surnommé «l'amiral»...

En octobre 1794, on lui donne 300 acres (environ 120 ha) pour prix de son travail pour l'*Azylum Company*. N'ayant ni le goût, ni les moyens financiers de la vie mondaine qui se reconstitue à *Azylum*, il les choisit à l'écart (on donnera plus tard son nom, fort raccourci et déformé, à cet endroit : Dushore). Il commence à les défricher et se bâtit, avec l'aide de son fidèle matelot Nores et de quelques amis, une maison en rondins, apte à héberger sa famille.

- **Aristide vu par La Rochefoucault-Liancourt :** «*Il s'installa pour se sauver en Amérique où, sans aucune fortune et sans aucun besoin, il vit, défrichant 200 à 300 acres de terre qui lui ont été données. Gai, heureux, et réunissant le caractère le plus social, le plus doux à l'un des plus originaux qui aient jamais existé.*» (Voyage dans les États-Unis d'Amérique, 1799).

VOYAGES PAR TERRE

Mais Aristide, même sans un dollar, ne peut rester en place. Un des objectifs annexes de son voyage à la recherche de La Pérouse était le mythique passage du Nord-Ouest, censé joindre les océans Atlantique et Pacifique. À défaut d'y aller en bateau, pourquoi ne pas le faire par voie terrestre ?

Dès le printemps 1794, il profite d'un séjour à Philadelphie pour se renseigner sur la région des Grands Lacs et de la baie d'Hudson. À l'automne il passe six semaines, avec de Blacons, autour des lacs de la Genesee, au Nord d'*Azylum*, près du lac Ontario. Il trouve la région si belle qu'il envisage un temps de s'y fixer !

L'été suivant (de juin à août 1795), il repart, à pied car il ne peut se payer un cheval, pour une expédition beaucoup plus ambitieuse avec une demi-douzaine de compagnons (dont le duc de La Rochefoucault-Liancourt, qui la relatera lui aussi). Il reprend le même chemin que l'année précédente, puis pousse jusqu'aux chutes de Niagara, passe sur la rive canadienne du lac Ontario, le traverse d'Ouest en Est, revient par le Nord de l'état de New York, les vallées de la Mohawk et de l'Hudson. La maladie (une de ces crises de paludisme dont il est coutumier) le force à rentrer prématurément, par New York.

- **Description des chutes de Niagara :** «*Deux chemins conduisent aux différents points de vue de la chute. L'un mène à la table des rochers, où l'on voit bouillonner et se tourmenter à ses pieds un tourbillon dont l'œil peut à peine supporter la blancheur et l'horrible chaos. Le nuage éternel qui s'élève à cet endroit dérobe aux yeux éblouis une partie de l'effet, mais le rend encore plus imposant. L'autre côtoie le bord occidental [et mène au] bassin où cette masse*

si prodigieusement agitée conserve toutes ses convulsions, s'élève et s'abaisse le long de ses rives, fuit avec fracas et revient lutter contre de nouvelles vagues qui couvrent d'écume les îlots répandus çà et là qui ont résisté à leur action continuelle. Un superbe arc en ciel se dessine du fond d'une chute à l'autre.» (Journal, 21 juin 1795).

Il a tenu un journal très détaillé de ce voyage, qui fourmille de savoureux portraits de personnages rencontrés (du rude yankee à l'officier anglais du Canada, en passant par une prophétesse illuminée et des Indiens), de descriptions de paysages, d'évaluation des potentialités économiques des territoires traversés.

- **Vertus américaines et européennes :** « *L'amour de la justice, de l'égalité, les devoirs domestiques, toutes les vertus pratiquées dans ce pays-ci sont sans doute dignes d'éloge et méritent qu'on étudie avec soin le gouvernement qui les engendre. Mais le sentiment, l'élan hors de soi-même vers les malheureux, la charité sans calcul inspirée de l'exemple divin, voilà ce qui, dans l'ancien monde, peut consoler de ses crimes, de ses abus et de ses vices.* » (Journal, 4 août 1795).

La recherche du passage du Nord-Ouest paraît avoir été vite supplantée par le plaisir de la découverte...

ÉVOLUTIONS PERSONNELLES

Aristide était parti pour Azylyum très influencé par les idées de Rousseau : vivre en pleine Nature devait apporter le bonheur et régénérer une société pervertie.

Mais la vie s'y révèle spartiate, la nourriture chiche, le travail physiquement dur. Celui-ci ne le rebute pas ; il dit à plusieurs reprises qu'il a le mérite de lui éviter de trop penser. Car la gaieté et l'optimisme dont il fait preuve en société disparaissent quand il se retrouve seul. Son journal trahit sa lassitude, ses moments de désespoir, son angoisse pour les siens restés en France.

- **De débuts idylliques au découragement, un an après :** « *Nous continuons à mener ici une existence faite d'aisance pour nous et pour tout ce qui nous entoure. Des occupations toujours douces, des promenades romantiques, un ciel immuablement serein, des découvertes à faire dans l'espace d'une aurore au couchant qui la suit.* » (Journal, 8 février 1794).
« *Il est des moments où la tristesse du tableau qui m'entoure, l'ennui de mon compagnon, les masses opaques de neige qui roulent sur nos têtes, la lassitude physique, il est des moments dis-je, où je me sens tout à fait découragé.* » (Journal, 11 février 1795).

La solitude et la monotonie de sa vie lui pèsent (surtout quand il déménage à Dushore). On le sent parfois tenté de fonder une famille (il y a à Azylyum

plusieurs femmes de son âge, qui ne le laissent pas indifférent), ses amis l'y poussent, mais sa pauvreté et ses exigences sur les qualités morales d'une épouse le font reculer.

- **Se marier ?** « *Hier, j'ai trouvé Mlle Marin beaucoup trop jolie : elle a la plus belle taille que l'on puisse imaginer ; les traits de son visage sont parfaits ; elle chante à ravir ; son esprit ne manque ni de vivacité ni de sensibilité. Mais c'est une enfant gâtée qui se méprend sur la véritable fierté permise aux femmes. Quel amour il faudrait pour engager toute une vie avec une telle femme !* » (Journal, 1^{er} septembre 1794).

Il constate jour après jour que les hommes restent ce qu'ils sont, menés par leurs intérêts, poussés par l'égoïsme, reproduisant au fond des forêts des Appalaches la vie des Salons. Il perd beaucoup de ses illusions et trouve son réconfort dans une religion de plus en plus recentrée sur l'essentiel : l'amour de Dieu et la charité.

- **Méditation à Noël 1795 :** « *Nous célébrons aujourd'hui la naissance d'un Homme-Dieu qui prêcha la charité, l'oubli des injures et la pauvreté. Morale de Jésus-Christ ! Croyance d'un enfant né dans une crèche et mort sur une croix pour le salut des hommes, triomphez donc encore une fois sur les systèmes incomplets des philosophes ; mais triomphez sans que l'hypocrisie change en venin le baume de vos préceptes, sans que la torche du fanatisme succède à la flamme de la charité... Ainsi soit-il !* » (Journal, 25 décembre 1795).

Il n'est pas seul cependant ; sa jovialité et son dévouement lui ont suscité de nombreux amis. En pensée, il est souvent avec sa sœur Félicité, à qui son journal intime s'adresse comme si elle pouvait le lire et lui répondre.

En décembre 1794, après deux années sans nouvelles (une véritable torture pour lui), il apprend la mort en prison de son oncle et tuteur, l'exécution de plusieurs cousins, le massacre de son oncle de Haïti, la chance de son beau-frère Nicolas Bergasse, sauvé de la guillotine par la chute de Robespierre. Ses frères et sœurs ont traversé la Révolution sans dommages. L'espoir renaît. Quelques lettres peuvent être échangées. L'idée d'une installation de la famille en Amérique semble un peu moins chimérique.

À l'automne 1795, ses projets se modifient. Il apprend les changements survenus en France, la politique d'apaisement amorcée par le Directoire. Sa famille et sa patrie lui manquent trop. Le rêve d'Azylyum s'évanouit brusquement ; il en avait été un des pionniers, il sera le premier à quitter la ville (qui sera abandonnée vers 1803). Le 28 décembre 1795, il embarque à Philadelphie pour Le Havre, heureux de retrouver les siens et inquiet de son avenir.

- **Interrogations à la veille du départ :** « Il me semble que je suis perdu dans une vaste forêt, que je cherche le sentier qui doit m'en sortir et que je m'égaré de plus en plus. Je flotte de système en système, je marche sur un sable mouvant qui fuit sous mes pieds et m'empêche d'avancer. Je vois autour de moi presque tous les humains guidés par l'intérêt. Hier je dînai à bord du bateau de Barré avec les hommes qui nous ont succédé. Faudra-t-il m'enrôler de nouveau dans la Marine française ? Si je ne prends pas ce parti, quelle trace laisserais-je après moi ? Quels hommes me loueront ? Comment vivrais-je ? Et que pourrais-je offrir aux malheureux en réciprocité de ce qu'on me donne à présent ? Oh ! Ma cabane, dois-je donc te dire adieu pour toujours ? Et pourtant le bonheur de vous revoir tous va me payer d'un siècle de peine si je ne suis pas enseveli, en cours de route, dans les entrailles de la mer. » (*Journal*, 17 décembre 1795).

Sous le Directoire (1796-1798)

Le 3 février 1796, après trois ans et demi d'absence, il pose à nouveau le pied sur le sol de France. Mais lui et sa patrie ont bien changé et la réadaptation est douloureuse.

FACE À SON AVENIR : UN CHOIX DIFFICILE

N'ayant plus aucun bien (il a tout vendu pour financer son expédition), Aristide doit rapidement répondre à une question : comment subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille ?

N'ayant pas voulu rentrer en France après sa libération à Lisbonne, il a été considéré comme émigré et radié du corps des officiers, en novembre 1793. Mais le Directoire ouvre dorénavant grands les bras à tous ceux qui veulent se battre pour leur pays, toujours en guerre contre l'Angleterre et ses alliés.

Aristide répugne à servir un régime dont de nombreux dirigeants ont voté la mort du roi et soutenu la Terreur ; mais il lui faut gagner sa vie, obtenir une indemnisation pour la perte du *Diligent* ; et il y a son patriotisme, ses rêves de gloire...

En se ralliant au Directoire, il craint par-dessus tout de se couper de ses sœurs. Il connaît leurs sentiments royalistes, l'intransigeance de son beau-frère, ce que la famille a souffert de la Révolution. Pourraient-elles lui pardonner ? Ne risquent-elles pas de le rejeter ? Ne vaudrait-il pas mieux aller en Anjou, cultiver le petit domaine que Félicité a conservé, mener la vie paisible à laquelle il a dit si souvent aspirer ?

- **Réintégrer la Marine ? Que vont en penser ses sœurs ?** « J'ai voulu tergiverser, je n'ai pas osé t'écrire que je me croyais obligé de reprendre du service pour les intérêts de mon frère, pour ceux de mon fidèle Nores et de mon équipage du *Diligent*. Que diras-tu ?

Que dire à notre sœur ? Au moment peut-être de perdre votre estime, vous me devenez plus chères encore. » (Lettre à sa sœur Félicité, 14 février 1796).

Il retourne ces idées en tout sens depuis des mois et sa décision est sans doute (plus ou moins consciemment) prise quand il quitte les États-Unis. En tout cas, quinze jours à peine après son retour, il écrit au ministre de la Marine et lui propose ses services, sans faire allégeance au régime, au détour d'une phrase de conclusion... Son offre est immédiatement acceptée et il est réintégré, le 16 mars 1796, avec le grade de capitaine de vaisseau, qui lui avait été accordé en février 1793 lors de son arrestation par les Portugais.

- **Offres de service (à minima...) au Directoire :** Après un long résumé de son expédition à la recherche de La Pérouse : « Je joins les passeports que j'ai rapportés, ainsi que les procès-verbaux d'arrestation ; et, pour conclure, j'ai l'honneur de demander au citoyen Ministre d'être mis à même de servir la République jusqu'à ce qu'un traité de paix avec le Portugal me permette de recommencer une expédition. » (Lettre au ministre de la Marine, 17 février 1796).

REPRISES DE CONTACT

Les premières lettres d'Aristide montrent quelqu'un de perdu, sans repères. Nombre de ses amis ont émigré, ou ont été exécutés. Les choix politiques des uns et des autres perturbent leurs rapports. La méfiance, la rancune, l'opportunisme règnent en maîtres.

- **Désespéré à son arrivée au Havre :** « Je ne sais où j'en suis. La nouveauté de la situation, la vue de la patrie et l'incapacité que j'éprouve à démêler quelque chose encore dans le chaos dans lequel je suis plongé ; le choc des opinions, la misère du peuple et la déperdition totale des assignats, tout cela se heurte dans ma tête. Couronne [son frère Aubert] est peut-être à Madagascar à présent ? Où es-tu ? Où est Perpétue ? Où est Laurent ? Où sont ma tante et l'aimable cousine ? Où sont tous nos autres parents que je brûle d'embrasser ? Personne ne me dit rien. » (Lettre à sa sœur Félicité, 4 février 1796).

Son séjour à Paris lui laisse un goût amer. C'est l'époque des Incroyables et des Merveilleuses, ces jeunes gens habillés de façon extravagante qui s'étourdissent de plaisirs pour oublier les affres de la Terreur. Lui doit loger dans un taudis et vivre à crédit ; sa rigueur morale est offusquée par le relâchement des mœurs qu'il constate.

Dès qu'il le peut (avril 1796), il part en Anjou retrouver sa sœur Félicité. L'amour qui les unit est plus fort que leur désaccord sur le choix d'Aristide. Elle ne cessera de le lui reprocher, de l'accuser de trop de

compromissions, mais elle l'accepte. Perpétue (dont le mari a échappé de bien peu à la guillotine) a beaucoup plus de mal. Pour se faire pardonner, Aristide prépare un voyage à Lyon pour que les deux jumelles, qui ne se sont pas vues depuis des années, puissent être réunies. Ces retrouvailles familiales passent avant tout le reste ; il ne donne plus signe de vie, ni au ministère, ni à ses amis, ce que l'un et les autres lui reprocheront vivement !

- **Cherchant à amadouer sa sœur Perpétue...** « *Ma chère sœur, je n'ai pas osé t'écrire de peur d'entrer dans une discussion qui te déplairait ; tu parles de cela [sa réintégration dans la Marine] à Félicité sur un ton qui prouve un indicible éloignement pour le parti que j'ai pris. Je renonce à te donner les mille et une raisons qui se présentent à moi tous les jours. Je vais laisser Félicité finir cette lettre que je n'ose pas relire. Ma petite sœur, que te dire, si ce n'est que je vais m'occuper uniquement du moyen de t'amener celle dont tu as été trop longtemps séparée.* » (Lettre à sa sœur Perpétue, 18 avril 1796).

De mai à août 1796, il est tout à ce voyage, dont il a tenu un journal. C'est une parenthèse heureuse, où l'on retrouve un Aristide léger, plein d'esprit et de bonne humeur, profitant de la vie, comme rajeuni. Il gagne Lyon par la route, à petites étapes, y séjourne quelques semaines et réussit à convaincre les Bergasse de revenir en Anjou. Le retour se fait en bateau sur la Loire. Tout cela donne lieu à de pittoresques récits...

- **Jours heureux sur la Loire :** « *La Loire au-dessous d'Orléans, ressemble presque à ces rivières de la Chine qui sont aussi peuplées que les rives qui les bordent. À travers les distractions qu'elle nous offrait et les conversations qui succédèrent à la politique, entremêlées de chansons et de déclamations, nous arrivâmes à Beaugency.* » (Journal, août 1796).

Mais cette joie de vivre ensemble, qui se poursuit jusqu'en novembre chez Félicité, ne dure pas.

À BREST : PROMOTION ET DÉSENCHANTEMENT

En décembre 1796, il est rappelé à Brest pour assurer l'armement des navires destinés à l'expédition d'Irlande, un projet de débarquement pour soulever cette île contre l'Angleterre.

Très vite ce séjour rappelle celui de 1790-1791. La discipline n'est pas meilleure, l'état des navires est lamentable et les soldes sont très irrégulièrement payées. Le moral des troupes est au plus bas, désertions et suicides ne sont pas rares.

Le Directoire ne peut pas compter sur beaucoup de bons officiers, capables de motiver et de « tenir » des équipages. Aristide en fait partie et on tente de lui faire accepter des responsabilités. Il refuse tant qu'il le peut,

ne voulant pas se compromettre avec le régime. On met à profit ses qualités littéraires en lui confiant la rédaction d'un rapport sur l'échec de l'expédition d'Irlande, à laquelle il n'a pas participé.

Il finit par se résigner à être nommé adjudant général de l'Armée navale de l'Océan, sous les ordres de l'amiral Morard de Galle. C'est son premier poste d'officier supérieur, les prémices d'une brillante carrière. Mais il faudrait qu'il donne des gages au Directoire, ce qu'il ne peut se résoudre à faire.

- **Face aux propositions du Directoire :** « *Du Chayla est encore revenu à la charge pour me prouver que je devais désirer aller avec lui ; il m'a fait valoir des avantages pécuniaires et honorifiques. Mais il me semble que j'obéis à des impulsions différentes...* » « *J'aimerais mieux commander la moindre des frégates que remplir ce poste éminent. Si mon ambition était mieux combinée, comme elle le devient souvent dans un âge plus avancé, j'aurais de grands avantages à retirer d'une position qui ne laisse rien à désirer. Mais en entrant dans cette forme de carrière, il faut s'entourer le cœur d'une double cuirasse.* » (Lettres à sa sœur Félicité, mai 1798).

Comme d'habitude chez Aristide, quand l'inaction lui pèse et qu'il est confronté à des choix qui lui coûtent, physique et psychique se détériorent : poussées de fièvres, retour de la mélancolie, puis tendance dépressive se conjuguent au printemps 1797.

- **Désenchantement :** « *Qu'est-ce qui m'a détrompé ? Est-ce l'affaiblissement de ma machine [mon corps] ou le changement de mes facultés ? Est-ce d'avoir trop lu, trop vu, trop entendu ? Est-ce de m'être trop lourdement trompé sur les espérances que je concevais au commencement de la Révolution ? Est-ce... ? Fatale énigme du bonheur, dans quel obscur labyrinthe tu te plais à nous égarer !* » (Lettre à sa sœur Félicité, 24 mai 1797). « *La mort n'est que la fin d'un drame attristant ; le charlatanisme des réputations ne pénètre pas la nuit des tombeaux, et ce n'est pas auprès des morts que les pygmées veulent passer pour les géants.* » (Journal, février 1797).

Et, comme en 1791, il cherche une échappatoire dans un projet de voyage lointain ; il propose au ministère une colonisation d'un genre nouveau (sans esclavage, pour promouvoir les sociétés locales) en Terre de Van Diemen (Tasmanie) ; on lui répond qu'il a mieux à faire ici...

À TOULON : NOUVELLES RESPONSABILITÉS

En septembre 1797 l'Armée navale de l'Océan est dissoute. Aristide retourne en Anjou auprès de ses sœurs et va à Paris pour pousser les démarches destinées à



Aristide et Félicité Aubert du Petit-Thouars en 1797
(collection particulière).

obtenir une indemnisation du Portugal pour la perte du *Diligent*. Cela l'aide à surmonter ses tendances dépressives.

En décembre il quitte sa famille (il ne la reverra pas) et gagne Toulon où on lui a promis le commandement de trois frégates de course, chargées de harceler les navires britanniques en Méditerranée. Mais, arrivé sur place, cette mission est annulée. En effet, des projets beaucoup plus ambitieux sont à l'ordre du jour, impulsés par un général de 29 ans qui vient de remporter de glorieuses victoires en Italie : Napoléon Bonaparte. Dans un premier temps, il s'agit d'un débarquement en Angleterre.

Début 1798, Aristide doit armer *Le Franklin*, navire de 80 canons, un des fleurons de la flotte française ; en mars il en est nommé commandant. Il remplit si bien sa mission, sur le plan matériel comme sur le plan humain, en motivant et soudant son équipage, qu'il est promu chef de division, responsable de l'armement d'autres navires de l'escadre.

- **Rapports avec son équipage du Franklin :** « *La Chambre [carré des officiers] est pleine de monde et je ne puis m'empêcher de regarder les figures brûlées de ces hommes qu'on appelle ; c'est avec eux que je vais courir des dangers, c'est de leur affection que peut dépendre ma gloire. Je ne puis raisonnablement espérer qu'ils me connaîtront assez pour m'honorer d'un autre sentiment que celui d'une machinale obéissance... Qui sait cependant ? La multitude est toujours prompte à s'enthousiasmer.* » (Lettre à sa sœur Félicité, 15 mars 1798).

À l'évidence, sa carrière est en train de prendre un tournant et il a la satisfaction de ne devoir ces promotions qu'à ses seules qualités.

La campagne d'Égypte (été 1798)

Dès le mois de mars 1798, dans le plus grand secret, Bonaparte a convaincu le Directoire de changer de plan et il prépare l'expédition d'Égypte, destinée à couper les relations commerciales entre la Grande-Bretagne et sa riche colonie des Indes.

PRÉPARATIFS

Tous les navires disponibles en Méditerranée sont réunis à Toulon et le commandement est réorganisé. La flotte est dirigée par l'amiral Brueys, sous le contrôle étroit de Bonaparte. Aristide est choisi pour diriger une des trois divisions qui la composent, nouveau signe de la confiance qu'on lui accorde.

Début mai, on lui ôte le commandement du *Franklin* pour lui donner celui du *Tonnant*, navire du même type, mais revenant d'une longue croisière en Adriatique, qu'il faut rééquiper et remettre en état. On attend d'Aristide qu'il le hisse au niveau du *Franklin* dans les meilleurs délais, alors qu'il dispose d'un équipage très insuffisant (la moitié de l'effectif théorique) et qu'il faut remotiver après une croisière de dix-huit mois et l'interdiction qui a été faite aux marins de descendre à terre (de peur qu'ils désertent).

- **Changement de commandement :** « *Je suis bien chagriné du changement de mon vaisseau. Le Franklin était le plus beau navire de l'armée ; mais ce n'était pas cela qui m'y attachait ; j'y avais trouvé des gens qui m'aimaient. Quel esclavage que celui du service ! Il est impossible de s'y livrer à aucune affection sans être sûr que des ordres barbares viendront rompre tous vos liens au moment que vous y pensez le moins. À présent c'est le Tonnant qu'on me laisse, jusqu'à nouvel ordre.* » (Lettre à sa sœur Félicité, 6 mai 1798).

Il s'attèle à la tâche avec sa détermination habituelle, mais le travail est énorme. Ses responsabilités ne lui laissent guère de temps libre, sa correspondance se réduit à l'essentiel. Il a le plaisir d'accueillir à son bord son ami Déodat de Dolomieu (devenu un géologue célèbre, il fait partie des scientifiques de l'expédition) et le jeune Nores (qui le suit depuis l'équipée du *Diligent*).

Le 10 mai 1798, Napoléon Bonaparte se fait présenter les officiers de Marine. Aristide (qu'il s'est contenté de toiser en silence) en trace, dans une lettre à sa sœur, un portrait étonnant de perspicacité, notant en quelques mots son charisme, son volontarisme et ses manières déjà monarchiques.

- **Portrait de Bonaparte :** « Une visite que nous fîmes à Bonaparte m'a empêché de t'écrire. Je fus le premier officier que demanda à voir le héros d'Italie. Mais, après m'avoir regardé, il ne dit pas autre chose. On m'a complimenté de cela comme d'une faveur insigne... Ainsi, voilà nos nouveaux chefs revenus à cet état de dépendance qu'ils blâmaient du temps de nos Rois! Quel beau champ pour faire des réflexions si j'en avais le loisir! Mais je suis entraîné dans le tourbillon qu'un seul homme fait mouvoir... » (Lettre à sa sœur Perpétue, 12 mai 1798).

Le 19 mai, Aristide et son *Tonnant* quittent Toulon, fermant la marche de l'escadre avec le navire amiral *l'Orient*.

DE TOULON À ABOUKIR

Le mauvais temps qui règne alors a fortement touché la flotte anglaise qui croise au large et il permet aux Français de lui échapper. Ce n'est qu'à ce moment que les officiers apprennent leur véritable destination.

- **Dernières lettres connues à ses sœurs :** « Voilà 10 jours que nous sommes partis, assez contrariés par les vents, mais cependant pas trop par les malades ; je n'en ai que 18 à bord d'un vaisseau où plus de 1200 hommes sont amoncelés les uns sur les autres. Je fais pour ceux qui m'emploient, pour ceux que je commande, ce que je voudrais qu'à leur place ils fissent s'ils étaient à la mienne. Du reste, je m'en remets à la Providence qui sait tirer des choses les plus contraires l'accomplissement de ses desseins. » (Lettre à sa sœur Félicité, 28 mai 1798).
« Adieu, embrasse bien ton mari pour moi et toute la famille. Sois heureuse et pense un peu au voyageur... » (Lettre à sa sœur Perpétue, 28 mai 1798).

Le premier objectif est la prise de Malte, qui verrouille le passage vers la Méditerranée orientale. Bonaparte obtient sa reddition en quelques heures grâce à Déodat de Dolomieu, membre de l'ordre de Malte, qui négocie en son nom. Le 19 juin, la flotte reprend son chemin vers l'Égypte.

Aristide met à profit les six semaines de traversée pour entraîner son équipage, hétéroclite, trop peu nombreux et mal formé. Sa combativité à Aboukir prouva combien son action fut efficace malgré des conditions peu propices. Les navires sont en effet encombrés de troupes d'infanterie, de matériel de siège, d'artillerie de campagne, de chevaux, de vivres... Faire manœuvrer les marins dans cette cohue n'était pas chose facile!

Arrivée le 30 juin, l'armée débarque aux environs d'Alexandrie et s'empare de la ville. La flotte ne peut mouiller dans le port d'Alexandrie, trop peu profond et où elle pourrait être facilement piégée par la flotte anglaise. L'amiral Brueys décide de la mettre à l'abri dans la baie d'Aboukir.

BATAILLE D'ABOUKIR (1^{ER} ET 2 AOÛT 1798)

Pendant que Bonaparte élargit ses conquêtes dans le delta du Nil et conquiert Le Caire, Brueys se prépare à l'arrivée, inéluctable, de la flotte britannique de l'amiral Nelson. Il le fait dans des conditions peu favorables : les marins sont en nombre insuffisant pour pouvoir à la fois manœuvrer et combattre, une partie des navires n'a pas assez de canonnières, et les équipages manquent d'eau et de nourriture! Brueys décide donc de positionner son escadre en ligne et à l'ancre, au plus près de la ligne de côte, pour n'avoir à se battre que sur un flanc et sans manœuvres. Ce choix tactique est critiqué par Aristide et du Chayla (commandants du *Tonnant* et du *Franklin*), qui pointent les risques de cette option statique qui empêchera les navires de se porter mutuellement assistance et permettra aux Anglais d'attaquer les bateaux français les uns après les autres. Ils prônent une sortie en mer, avec un combat « classique », confiant dans les qualités de leurs navires et marins. Mais ils ont les navires et équipages les mieux préparés (par Aristide!) et Brueys sait qu'il n'en est pas de même pour les autres; il reste donc sur ses positions.

Quand Nelson se présente à Aboukir le 1^{er} août, Aristide tente une dernière fois de faire changer Brueys d'avis, mais en vain. La bataille s'engage vers 18 heures et le pire se produit : une partie de la flotte anglaise arrive à passer entre la côte et les navires français, qui ne peuvent éviter de se battre sur deux flancs. Face à des Anglais aux effectifs au complet et parfaitement entraînés, le combat est terriblement déséquilibré.

- **Prémonitions...** « Il me faudra peut-être combattre sur mer l'heureux Jarvis ou l'insolent Horace Nelson. Si j'y succombe, ne voyez, dans ma conduite, que de bons motifs. Mais voilà que je m'arrange comme si j'étais déjà tué et que je m'apitoie sur mon sort! Je vous prie de ne pas trop vous attendrir sur mon oraison funèbre... » (Lettre à Nicolas Bergasse, mai 1797).

Comme Aristide et du Chayla le craignaient, chaque navire français est attaqué successivement par deux ou trois adversaires. La résistance est héroïque; les Français font un temps jeu égal avec les Anglais; mais le feu prend sur le navire amiral *L'Orient* (un énorme trois ponts de 120 canons); il explose à 22 heures 30, ruinant les derniers espoirs.

La bataille se poursuit jusqu'au petit matin du 2 août, où les Anglais, durement éprouvés eux aussi, rompent le combat. Les rares bateaux français encore en état de naviguer en profitent pour quitter la rade.

RÉSISTANCE ET MORT D'ARISTIDE AUBERT DU PETIT-THOUARS (1^{ER} AOÛT 1798)

Dans cette bataille, Aristide s'illustre par l'efficacité dont *Le Tonnant* fait preuve. Son équipage rôdait aux



Le Tonnant, L'Orient (en feu), Le Bellerophon.
Tableau de Thomas Luny, 1834.

manœuvres, soudé, refusant d'envisager une défaite (il fit symboliquement clouer son pavillon au mât pour signifier qu'il ne se rendrait jamais), obtint les meilleurs résultats de la flotte. Il force *Le Majestic* (gravement touché) à fuir et est le seul bateau français à obtenir la reddition d'un navire adverse (*Le Bellerophon*).

Quand *L'Orient* prend feu, *Le Tonnant* (qui est à ses côtés) est attaqué par *L'Alexander* et *Le Swistsure*. Vers 22 heures Aristide est touché par un boulet qui lui fracture le bas de la jambe gauche. Il a le temps de donner ordre de s'éloigner de *L'Orient* avant d'être descendu à l'abri et amputé sommairement par le médecin de bord. *L'Orient* explose à ce moment-là. La bataille s'arrête un instant, Français comme Anglais luttant contre les incendies qui se propagent aux navires proches.

Aristide exige d'être remonté sur le pont. Soutenu par Nores, le moignon mal cautérisé mis dans un sac de son pour éponger le sang (pratique courante à l'époque...), ses ordres relayés par son second Briard, il continue à diriger la manœuvre, alors que *Le Tonnant* perd ses mâts et n'a plus que la moitié de ses canons en état de fonctionner.

Vers 23 heures le commandant Halloway, admiratif devant sa bravoure, lui propose de se rendre avec les honneurs. Aristide refuse et meurt peu après à bout de sang en exhortant ses hommes, le bras tendu vers le pavillon tricolore : « Ne vous rendez jamais ! Équipage du *Tonnant*, n'amène jamais ton pavillon ! »

- **Mort d'Aristide** : « Quant à la fin d'Aristide qu'on a rapportée d'une manière si erronée, le fait est qu'il ne reçut qu'une blessure au pied et qu'il est mort après l'amputation. S'étant fait remonter sur le pont, il se fit mettre la jambe dans un sac de son. C'est debout, appuyé sur le bras du jeune Nores, levant les yeux mourants vers le pavillon et le montrant avec la main, qu'enfin il expira. » (Témoignage de sa sœur Félicité, 1810).

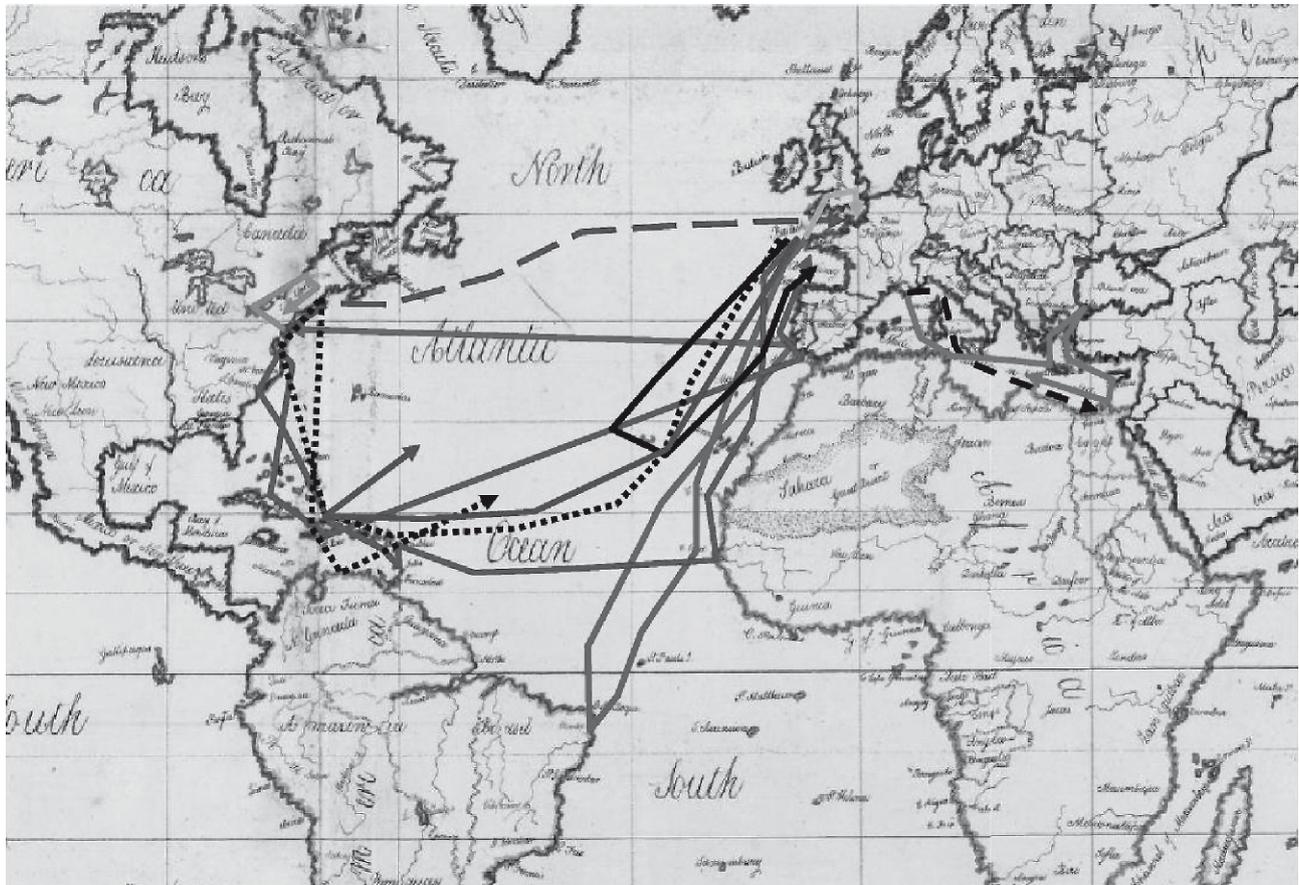


Monument à Saint-Martin-de-la-Place (A. Benon, 1931).

Au matin du 2 août, fidèles à leur commandant, les marins survivants (plus de la moitié de l'équipage est hors de combat) résistent toujours sur un navire démâté. Mais ils devront se rendre le lendemain, au retour des Anglais, seul navire encore en état de combattre resté dans la rade d'Aboukir, n'ayant été ni évacués ni secourus... On ignore si Aristide a été inhumé sur la grève ou confié à la mer, comme il le souhaitait.

- **Citation à l'ordre de l'armée** : « Dans le combat naval qui a eu lieu entre l'escadre anglaise et française, le vaisseau *Le Tonnant* s'est couvert de gloire ; il s'est battu seul durant 36 heures contre toute l'escadre. Le brave capitaine du Petit-Thouars a été tué d'un coup de canon. Gloire à sa mémoire, gloire à tout l'équipage du *Tonnant* ! » (Quartier général, Le Caire, 5 fructidor an VI).

L'héroïsme d'Aristide Aubert du Petit-Thouars fut très vite célébré, car cela permettait de masquer un peu une défaite trop prévisible pour être honorable. Une véritable légende se développa dans les années qui suivirent, avec déclarations apocryphes et récits fantaisistes de ses blessures et de sa fin. Sa vie se résuma à sa mort. Il faudra attendre la publication (déjà envisagée par sa sœur Félicité) de sa correspondance, présentée et annotée par l'amiral Bergasse du Petit-Thouars, en 1937, pour que l'on puisse mesurer la richesse de cette vie et la complexité de cet homme, tiraillé entre de multiples attachements. Puisse cet article le faire revivre un peu et aimer beaucoup !...



- 1^{re} campagne en Amérique (décembre 1778 à décembre 1780)
- Campagne aux Açores (janvier à novembre 1781)
- 2^e campagne en Amérique (février 1782 à juillet 1783)
- Séjour à Haïti (avril 1785 à juin 1787)

- Voyage en Angleterre (août 1787)
- Mission en Méditerranée orientale (novembre 1787 à janvier 1789)
- Expédition du *Diligent* et traversée vers les États-Unis (septembre 1792 à octobre 1793)
- Voyages aux États-Unis (1794 et 1795)

- Traversée de retour en France (janvier 1796)
- Campagne d'Égypte (mai à août 1798)

Voyages d'Aristide Aubert du Petit-Thouars.

- **Éloge d'Aristide par sa sœur Félicité** : « Ainsi finit, n'étant pas encore âgé de 40 ans, un homme qui eut été l'honneur de la marine française, et auquel il n'a manqué, pour égaler les plus grands hommes de mer, qu'un meilleur temps et une plus longue vie. Mais ce qui doit surtout le faire regretter, c'est qu'à des qualités héroïques il joignait des qualités sociales qui, dans le commerce ordinaire de la vie, font aussi qu'on aime ce que l'on admire. » (*Revue maritime et coloniale*, 1820).

Sources

L'ouvrage indispensable, auquel cet article doit énormément, est celui de l'amiral Bergasse du Petit Thouars, *Aristide Aubert du Petit-Thouars, héros d'Aboukir*, Plon, 1937. On a aussi tiré profit des livres de Michelle Battesti (« La bataille d'Aboukir », *Économica*, 1998), et Louise Welles Murray (*The story of some French refugees and their Azilum*, 1903) et fait quelques recherches complémentaires dans différentes archives (château de Vincennes, Archives nationales, Saumur).